

pauvreté du corps ; sous l'enveloppe fluette de Bernier, par exemple, il y a une âme forte. Mais quel est donc le bien que la Providence octroie en partage à cet être chétif au physique, et déshérité au moral, si Providence il y a ?...

Bernier, lui s'efforçait d'entrer dans le for intérieur de Minot. Et il restait en échec devant les contradictions apparentes de cette nature, à la fois avare et prodigue, défiante et vaniteuse. Il se demandait : "Pourquoi cet homme inutile et manqué est-il riche ? Et si la destinée aveugle jette la fortune au hasard, en fermant les yeux, comment la fortune, ce levier tout-puissant, n'inspire-t-elle pas à qui le possède le besoin de s'en servir ?"

Et il se perdait en étonnements.

"Cet homme n'aime rien, ne souhaite rien ; il n'a pas de famille, il mourra dans cet bicoque où il est né, et il amasse, et il thésaurise. Pourquoi ? S'il voulait pourtant, il pourrait changer sa position comme par un coup de baguette féérique. Que lui coûterait-il de me faire éligible ?... Ses billets de banque seraient placés sur la terre de Pressenzac au lieu d'être serrés ici dans quelque vieux bahut... Il me semble que si j'étais, comme lui, disgracié de la nature, j'aimerais à vivre dans autrui... que je voudrais employer ma fortune à m'acheter un remplaçant dans la société, pour ainsi dire..."

(A continuer.)

LA VIEILLE CHANSON.

A l'ombre du bois solitaire
Le soir avait surpris mes pas ;
Le rossignol allait se taire,
Rêveur, ému, je ne l'entendais pas—
J'écoutais un chant dans la plaine,
Un virelai du temps passé ;
La voix souple allait, tendre ou pleine
Au gré du refrain cadencé.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

C'était un récit légendaire
Mais d'un rythme plus animé,
Les notes passaient la rivière,
Et s'épuraient dans le ciel embaumé.
Il nous racontait la souffrance
D'un noble et vaillant chevalier
Regrettant son pays de France
Dans ses plaintes de prisonnier.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

Pour la Dame de sa pensée
Son âme fondait en regrets.
"Elle," disait la mélodie,
"Que mes regards ne reverront jamais !..."
Dans son castel la châtelaine
Pleurnait son seigneur suzerain
Lorsque le prince d'Aquitaine
L'enleva pour avoir sa main.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

Or la nuit de cette aventure,
Un pèlerin fort courageux
Retroussant son manteau de bure
Barra la route au ravisseur honteux.
La cavalcade se disperse
Le Prince est atteint au cimier,
Puis au second coup qui le perce
Il reconnaît le chevalier

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

La chanteuse, habile novice
Mettait son âme dans sa voix ;
Son chant n'était pas un caprice,
Il s'animait en courant sous les bois ;
Mais l'écho moelleux de la grève
Vibra lentement et se tut
Je croyais avoir fait un rêve,
Hélas ! le charme était rompu !

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux.
Ne vous enfuyez pas craintive
Devant notre art si fade et si pompeux !
Restez ! si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui
Vous seule avez, aimable muse,
Le secret d'en chasser l'ennui.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

Vous avez bercé notre enfance,
Consoié nos premiers chagrins,
Egayé notre adolescence :
Quels souvenirs valent ces vieux refrains !
Restez ! il est à la veillée
Tant de voix pour vous répéter,
Le poète sous la fenille
Aime tant à vous écouter.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

BENJAMIN SULZB.

Voici la part de collaboration de Victor Hugo au
Chansonnier du Gastronomes, de 1831,—

CE QUE J'AIME

COUPLET FAIT A UN DESSERT.

AIR : *Souvent, la nuit, quand je sommeille.*

D'attrait ravisants pourvue,
Seule, elle réunit tout ;
Ses appas charment la vue,
Et chacun vante son goût.
Sa peau veloutée et fraîche
Joint toujours la rose au lis :
Ce pourrait être Phylis....
Si ce n'était une pêche.

VICTOR HUGO.

De même que Napoléon serait encore sur le trône, s'il était resté simple lieutenant d'artillerie,—de même, Victor Hugo vivrait paisiblement aux Feuillantines, à l'heure qu'il est, s'il s'était toujours contenté d'écrire des choses aussi inoffensives que *Ce que j'aime*.